

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 37

Artikel: Geneviève : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181958>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

monotone, le temps n'était certes pas chargé. Ce qui est très chargé, M. Veuillot, c'est votre description.

M. Veuillot n'est pas seul à se livrer à ces éloges exagérés, et nous ne savons ce qui pousse certaines gens dans cette voie. On me racontait un jour que ce lac était tellement poissonneux, que les brochets s'y trouvaient mal à l'aise, tant ils y étaient nombreux; et que, éprouvant naturellement beaucoup de difficultés à s'y nourrir tous, on les voyait à certains moments, surtout à l'approche de la pluie, sauter et bondir par centaines au-dessus des flots, pour attraper les hirondelles au passage. La personne de qui nous tenons ces intéressants détails ajoutait que les truites, effrayées par ce vacarme, s'étaient humblement réfugiées au bout du lac, dans des eaux peu profondes, où l'on peut les prendre à discrétion comme dans un vivier.

Voilà, certes, des avantages qui compensent bien ceux que la nature a refusés au lac Noir et qui n'existent que dans la catholique imagination de M. Veuillot.

Nous fûmes, du reste, amplement dédommagés par l'aimable accueil qui nous fut fait à l'hôtel des Bains, où nous allons dîner.

Au dessert, je vous raconterai la suite de notre course.
L. M.

Le vol à l'encre rouge.

Un journal français nous raconte ainsi ce nouveau genre d'escroquerie :

Un monsieur, correctement vêtu, entre dans un bureau de tabac, achète pour quatre ou cinq francs de cigarettes, paie avec un billet de cent francs, reçoit sa monnaie et se retire.

Un quart d'heure après, vient un autre monsieur, également bien mis, qui fait quelques achats, et jette sur le comptoir un billet de banque de 20, 25 ou 50 francs.

Puis au moment où le buraliste lui rend sa monnaie :

— Pardon, madame, mais c'est cent francs que je vous ai donnés.

— Permettez, c'est cinquante francs.

— Madame, poursuit alors le filou, j'ai confiance en votre bonne foi; mais si voulez bien ne pas toucher à votre caisse, voici deux agents de police qui vont l'examiner.

Les agents s'avancent. On leur explique le cas.

— J'ai un moyen bien simple de vaincre les hésitations de madame, fait le monsieur en se frappant le front comme illuminé par un souvenir subit. J'ai l'habitude de marquer d'un petit signe à l'encre rouge tous les billets qui me passent entre les mains.

La caisse est ouverte, et les agents sont obligés de reconnaître l'exactitude du récit de l'escroc.

On devine le secret de cette combinaison productive; les deux messieurs sont associés.

Voici quelques renseignements sur le tir comparé des fusils adoptés par les principaux Etats de l'Europe :

ANGLETERRE. — Le fusil Henri Martini, à culasse tombante, tire 12 coups à la minute. La portée est de 1,200 mètres.

AUTRICHE. — Le nouveau fusil de l'Autriche est le Vernolt, arme à barillet, qui tire 9 coups à la minute. La portée varie entre 1,000 et 1,200 mètres.

BAVIÈRE. — Le Werder, fusil à culasse tombante, 11 coups à la minute. Sa portée est de 900 mètres.

BELGIQUE. — Le fusil Albini tire 7 coups à la minute. La portée est de 1,000 mètres.

HOLLANDE. — Le fusil de Beaumont (système à broche) tire 12 coups à la minute. Sa portée est de 1,200 mètres.

ITALIE. — Le fusil Carcano, arme transformée à aiguille, tire 8 coups à la minute. La portée n'est que de 600 mètres.

FRANCE. — Le Chassepot tire 12 coups à la minute. La portée est considérée comme n'étant que de 1,200 mètres, quoique le colonel Capdvielle ait constaté, en étudiant différents angles, que le Chassepot peut porter jusqu'à 2,770 mètres.

PRUSSE. — Le fusil à aiguille Dreyse tire 5 coups à la minute. Sa portée n'est que de 600 mètres.

RUSSIE. — Le fusil Karl est une arme transformée à aiguille qui tire 7 coups à la minute. L'arme ne possède pas le cran de sûreté. Sa portée atteint 900 mètres.

En comparant entre elles ces différentes armes, on arrive à constater que les deux fusils qui peuvent être comparés au Chassepot sont le Henry Martini (fusil anglais) et le Beaumont (fusil hollandais); mais aucun n'est supérieur au modèle de 1866.

Geneviève.

II

La mère et ses enfants, mais surtout les deux filles, Agathe et Geneviève, souffraient beaucoup de cette division. Ces dernières étaient souvent assises l'une près de l'autre à déployer leur sort et à se lamenter, pendant que leur père était au cabaret avec son avocat. La haine était poussée si loin, que les pauvres eux-mêmes n'osaient pas accepter les aumônes qu'on leur faisait chez le seigneur. C'est en se cachant à la fois du père et des autres habitants du village, que la mère et les filles pratiquaient leur pieuse bienveillance. Elles emportaient, comme si elles les eussent volées, les pommes de terre, le blé et la farine dans le jardin du château, où les pauvres les attendaient.

La mère n'y pouvant plus tenir, elle alla voir son père et lui peignit sa misère. Le vieux Stauffer était un homme prudent et tranquille, qui aimait à suivre les voies sûres. Il envoya d'abord à Nordstetten Marem, un juif, son homme d'affaire, en le chargeant d'observer secrètement qui était l'instigateur de ce procès, et de voir s'il n'y avait pas moyen de s'arranger. Mais Marem était plus fin que le vieux Stauffer, quoique celui-ci fût depuis quinze ans bourguemestre. Il publia, par l'entremise de ses connaissances à Nordstetten, que le seigneur avait fait tant de bruit, qu'une commission impériale allait y venir aux frais de la partie qui perdrat, qu'elle devrait examiner de près la chose, et resterait là jusqu'à conclusion définitive. Ensuite il vint lui-même auprès des gros bonnets de la commune, et leur insinua indirectement qu'il amènerait un arrangement si on voulait lui promettre une gratification, quoique la chose fût bien difficile.

Il s'assurait ainsi un avantage des deux côtés.

Mais à quoi servent toutes ces belles finesse avec des hommes qui y vont comme des ours, et qui regardent comme des turpitudes tous les calculs et tous les procédés conciliants.

Le vieux Stauffer arriva bientôt, et avec lui Marem. Ils se rendirent, accompagnés du seigneur, à l'auberge où leurs adversaires s'étaient rassemblés. — Bonjour, monsieur le bourgmestre, dirent ceux-ci aux nouveaux arrivants, comme si lui seul fût entré. Le vieux Stauffer tressaillit, cependant il se fit aussitôt apporter deux bouteilles de vin; il remplit les verres, et, saisissant le sien, il le *choqua* contre les autres et but à la santé de toute la compagnie. Mais alors le serrurier Ludwig dit — Nous vous sommes bien obligés, mais nous ne boirons pas. Tout respect devant vous, monsieur le bourgmestre, mais chez nous c'est la mode de ne boire le vin du marché que quand l'affaire est faite. Comment s'arrangent à cet égard les riches messieurs de Bailingen, nous ne le savons pas.

Le bourgmestre reposa son verre sans y toucher et soupira profondément. Là-dessus, il aborda tranquillement la question, exposant qu'il ne fallait pas jeter à ces sangsues d'avocats le bien qu'on avait tant de mal à gagner, que chaque procès attaquait toujours la marmite, en écrémant la graisse par-dessus, et qu'en faisant un pas chacun de son côté, on finirait par s'entendre.

Des deux côtés on proposa des sommes, afin de transiger: mais ces sommes étaient encore bien éloignées l'une de l'autre. Marem faisait tous ses efforts pour les rapprocher. Il prenait à part, tantôt l'un, tantôt l'autre, et lui chuchotait quelque chose à l'oreille. Il prit même sur lui de proposer une somme moyenne, malgré l'opposition des deux parties, en faisant tous ses efforts pour les amener à se donner la main.

Alors le seigneur dit enfin : — Non, je vous céderais par dieu tout, plutôt que d'accepter une bagatelle pareille, entendez-vous, *Meurl-de-faim* que vous êtes !

— Qu'est-ce que c'est? dit là-dessus le serrurier Ludwig, ce n'est pas à toi que l'on parle, *Tripeur de paille*!

— Prenez garde, répondit le seigneur, vous ne le deviendrez pas, vous, tripeurs de paille, je me charge de faire si bien votre lit, que vous n'aurez pas même de la paille à vous mettre sous la tête. Oui, dussé-je me ruiner, moi, ma femme et mes enfants, et de tous mes champs n'en pas conserver large comme ma main, je ne veux plus maintenant vous laisser un kreutzer en bourse, quand même je devrais aller jusqu'à l'empereur. Attendez! attendez! Il se leva en grinçant des dents. Il n'y avait plus moyen de parler d'arrangement. Il finit même par s'en prendre à son beau-père et partit en tirant fortement la porte sur ses talons.

A la maison, la mère et ses filles pleuraient aussi fort que si quelqu'un fût mort, au point même que les passants s'arrêtaien un moment sous les fenêtres. Mais toutes les prières de la mère et des enfants ne servirent à rien. Le seigneur s'en tint à sa résolution. Le vieux Stauffer s'en retourna sans revoir sa fille; il lui fit seulement dire adieu par Marem.

Les choses en restèrent donc au même point. Le seigneur et sa femme étaient souvent en difficultés, mais Geneviève savait toujours tout ramener à bien. Le père avait pour l'*enfant* (on l'appelait ainsi dans toute la maison) une certaine vénération pieuse. Elle avait une figure si douce et si angélique, une voix si ravissante, qu'elle n'avait qu'à dire : — mon cher petit papa! en lui prenant la main et le regardant avec ses beaux yeux bleus, pour le rendre bon et tranquille. L'homme fort et entêté se laissait adoucir par son enfant, comme si elle eût été un être surhumain. Il ne disait jamais une parole dure quand Geneviève était là, et, pour lui plaire, il faisait tout ce qu'elle voulait, sauf les démarches nécessaires pour se réconcilier avec ses ennemis.

A ce dernier égard, quoique bien ferme et résolu en apparence, le seigneur n'en était pas moins au fond dans une irrésolution profonde. Il eût volontiers tendu amicalement la main à ses adversaires, mais il aurait eu honte de cette faiblesse, comme il disait; il craignait même d'en avoir déjà trop fait, son honneur l'obligeant à persister. Dès qu'il pen-

sait à son honneur, son orgueil reprenait le dessus, et il se considérait comme quelque chose de très supérieur à tous les autres paysans. Il était renforcé dans cette idée par les bourgeois de la petite ville voisine et par l'aubergiste de la *Couronne*, qui lui parlaient toujours de son intelligence rare et de sa fortune de baron. Il ne les croyait pas précisément, cependant il prenait un certain plaisir à s'entendre parler ainsi. Insensiblement, quand il eut remarqué que les gens de la ville n'étaient pas plus sensés que lui, il se regarda comme effectivement bien supérieur aux autres paysans. A vrai dire, il ne se trouvait jamais très bien avec des gens qui lui faisaient payer à tout propos quelque bonne bouteille de vin; mais, après tout, se disait-il, il faut pourtant avoir une compagnie, et celle-ci vaut encore mieux qu'une bande de bavards. Sans se l'avouer, il ne se plaisait là que parce qu'on y flattait sa vanité de toutes les manières.

Ainsi va le monde. Le seigneur vivait en désaccord avec lui-même, avec sa femme, avec ses concitoyens, avec tout, simplement parce qu'il ne voulait pas se soumettre, parce qu'il ne voulait rien céder des anciens droits, ou plutôt des anciens torts seigneuriaux, bien qu'il eût d'ailleurs largement de quoi vivre. Son cœur et ses pensées se troublaient toujours davantage, et il faisait son malheur et celui des siens, quand il lui eût été si facile de les rendre heureux.

Peu à peu, pendant les veillées d'hiver, quelques vieux paysans qui n'avaient pas de poêle chaud à la maison, et qui fuyaient les disputes de leurs femmes, commencèrent à venir chez le seigneur, mais il était grognard et bourru à leur égard, vexé que ceux-là vinssent seuls, et non les plus importants. Aussi bientôt ces visites cessèrent.

La mère allait souvent passer plusieurs jours avec ses deux filles chez son père, à Bailingen; quant au seigneur, il boudait son beau-père et ne le revit plus que dans le cercueil.

La vie dans le village devenait de plus en plus désagréable. C'est une triste chose, quand on va aux champs, de ne trouver personne qui daigne vous dire bonjour. Le seigneur n'avait donc à s'entretenir qu'avec son gros chien Sultan, ce qui, pour un homme, ne laissait pas d'être une triste conversation.

Les temps difficiles que Napoléon amena sur l'Europe n'épargnèrent pas la ferme la plus isolée dans la Forêt-Noire; Strasbourg n'était pas loin, et les gens, ceux surtout qui avaient de bonnes oreilles, prétendaient avoir entendu, de la lande de l'Hochboux, le canon de victoire de Strasbourg, ce qui pronostiquait une grande misère. Il n'était effectivement pas difficile de prophétiser alors que tout irait sens dessus dessous.

(A suivre.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

La livraison de septembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Frédéric de Tschudi et le monde des Alpes, par M. Eugène Rambert. — II. Scènes de la vie musulmane dans l'Inde. — Madar. Nouvelle, par M. Auguste Glardon. (Suite et fin.) — III. A travers la Valachie. Scènes de la vie roumaine, par M. Louis Gauthery. — IV. Les migrations des Polynésiens, par M. Charles Grad. — V. Chronique littéraire de Paris. — *L'Année terrible*. — Des haines nationales comme inspiration poétique. — L'empereur d'Allemagne. — Napoléon III. — Sedan. — La poésie et l'histoire contemporaine. — Deux conceptions poétiques de Paris. — Que la Commune n'est pas poétique. — Comment la politique de Victor Hugo a fait tort à sa poésie. — Faiblesse de ses vers sur la destruction de la colonne Vendôme. — Beautés de l'*Année terrible*. — Conclusion. — VI. Chronique d'Allemagne. — Le bilan intellectuel de l'Allemagne. — Les langues romanes et Diez. — La critique littéraire. — Le philosophe de l'époque. — Vogt et les enthousiastes. — Les philologues. — Poésie lyrique. — Le théâtre en Allemagne. — Les essais. — Benedix. — Auerbach et Spielhagen. — L'église wagnérienne. — Abnégation d'un disciple. — La chambre du désir. — VII. Chronique politique.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,
à Lausanne.

LAUSANNE — IMP. HOWARD-DELISLE.